

En promenade entre Genève et Annemasse, la 3^e biennale (re)connecting.earth présente les œuvres de dix-sept artistes. Entre art, science, nature et politique

SAMUEL SCHELLENBERG

Contemporain ▶ Une colonne vertébrale de quelque six kilomètres, à saute-frontière, reliant deux institutions: pour sa troisième édition, la biennale genevoise (re)connecting.earth conserve ses appétences de grand air, troquant la Rade accaparée en 2024 pour la Voie verte cyclo-piétonne. Non sans installer aussi une partie de ses propositions à l'abri des giboulées printanières, à La Comédie de Genève et à la Villa du Parc, le centre d'art contemporain d'Annemasse.

«Nous présentons un parcours qui puisse rendre visibles les enjeux de mobilité autant que ceux des ressources naturelles», deux notions au cœur de cette nouvelle édition de la biennale, explique son directeur artistique, Bernard Vienat. Sous le titre de «Ressources sensibles», la manifestation comprend les œuvres de dix-sept artistes ou collectifs, dont les pratiques naviguent entre art et science, en tutoyant aussi le politique.

En empruntant la sortie sud-ouest de la gare des Eaux-Vives, on tombe sur la première pièce proposée, de l'Allemand Olaf Holzapfel. «Pour la photographe, c'est mieux après 16h», s'amuse Bernard Vienat, pointant à contre-jour le haut de l'un des murs en verre-acier de la station signée Jean Nouvel. Une sorte de gigantesque essaim d'abeilles s'y loge, élément organique «créé à partir de paille de seigle», explique l'artiste. Nous vivons dans un monde très matériel. On ne peut que le réinterpréter – le renouveler demanderait trop de ressources, déjà rares.» Ainsi, *Schwarm* (2026) «se mélange sans antagonisme à l'architecture», selon le plasticien, habitué des créations-constructions en épis, bois ou carton.

L'air d'ailleurs

Pas encore installé lors de notre visite lundi – les vernissages ont eu lieu mardi et mercredi –, l'écran *Breathe* (2024) de l'artiste Khalil Berro, basé à Zurich, analysera l'air que nous respirons pour en indiquer l'origine géographique, parfois à des milliers de kilomètres. Quant à *Slow Burn* (2021) d'Ana Alenso, à voir dans le long sas d'entrée-véranda de la Comédie, elle parle d'extractivisme et de «pétro-imaginaire», formule l'artiste vénézuélienne établie à Berlin, ici avec une composition suspendue incluant un pistolet de pompe à essence bleu pétant. Le titre se réfère à la violence lente, sourde et souvent invisible induite par l'industrie pétrolière, si indispensable à nos existences à l'arrière-goût de car-

VOIE VERTE, VOIE D'ART



Jeewi Lee et Phillip C. Reiner, *Tidal Memories* (2025). JULIEN GREMAUD

bone. Une œuvre qui rappelle que Genève est l'une des grandes plaques tournantes mondiales du commerce des matières premières.

A quelques mètres, *Energy as a Vehicle* (2026) de Séverin Guelpa est composée de différents tuyaux industriels. S'y ajoute une bande sonore «faite de sons recueillis dans les sous-sols de Genève, avec l'aide des Services industriels, et de chants, explique l'artiste genevois. L'idée est que cette pièce soit là mais qu'on l'oublie, que sa 'respiration' ne devienne qu'une rumeur».

Aux abords de la Comédie, plusieurs affiches d'œuvres-instructions rappellent le format de la première édition de la biennale, en pleine pandémie. Les plasticiens-nes avaient produit des posters avec protocoles, comme *Racines* de Caroline Bachmann, qui suggère sobriement d'imaginer les racines des arbres qu'on a devant soi. On voit aussi un drapeau coloré de l'artiste mapuche Seba Calfuqueo, du Chili, «qui évoque les liens étroits qu'on peut avoir avec la nature», selon Bernard Vienat – on en retrouve d'autres le long de la Voie verte. En haut de la montée inaugurant le couloir de mobilité douce, la grande photo *Folil* (2025), de la même artiste, signifie «racine».

Etabli sur le nouveau tunnel menant à Annemasse, bordant ou traver-

sant Cologny, Chêne-Bougeries, Chêne-Bourg, Thônex, Gaillard et Ambilly, la Voie verte n'est pas outrageusement fréquentée en cette fin de matinée de lundi. On en profite pour observer les œuvres permanentes du parcours, par exemple l'imposant relief en bronze *L'Union des Origines* (1972) d'André Bucher, tout en symboles divers. «La construction du Léman Express a

«Le parcours rend visibles les enjeux de mobilité autant que ceux des ressources naturelles» Bernard Vienat

signifié un gigantesque déplacement de matériaux d'excavation vers l'étranger», rappelle le directeur de la biennale, également à la tête de l'association Art-Werk qui l'organise. «C'est aussi un enjeu mis en avant par 'Ressources sensibles'».

Habillant l'un des ponts enjambant la Voie verte, un papier peint de l'Autrichien Mathias Kessler montre un paysage de Virginie de l'Ouest atomisé par le *fracking*, méthode d'extraction du gaz par injection de fluides. Plus loin, *Tidal*

Memories (2025) de Jeewi Lee & Phillip C. Reiner présente les agrandissements, entre 1000 et 3000 fois, de trois grains de sable. Originaires d'une plage de Corée, de Majorque et de New York, ils évoquent respectivement une carcasse d'oursin, un rocher lambda et une colonne antique. Aux Etats-Unis, même les rivages semblent se soumettre aux canons néoclassiques de MAGA.

En gare de Chêne-Bourg, comme déjà dans celle des Eaux-Vives, la biennale est accueillie sur les écrans de MIRE, projet vidéo du Fonds cantonal d'art contemporain, bien connu des usagers de la voie transfrontalière. Le temps de la biennale, en lieu et place d'œuvres de Malena Szlam ou Agnieszka Polska, on peut par exemple y voir *Decom* (2021) de l'artiste néerlandaise Tanja Engelberts, focalisé sur le démantèlement des plateformes pétrolières. Ou *Il Capo* (2010) de l'Italien Yuri Ancarani, bijou centré sur les mains du chef d'orchestre de pelleteuses marbrières à Carrare.

Sous un soleil de plomb, le Môle pour horizon – on voit littéralement fondre ses dernières neiges –, on s'approche de *Chart* (2026) du duo Etter/Spazio. Posée dans un champ, la pièce est inspirée du nuancier Munsell, célèbre système d'identification des couleurs «notamment utilisé par les géographes pour diagnostiquer les

sols», explique Caroline Etter, qui termine d'installer l'œuvre. Ici, les variations seront données par des plaques de métal brut, qui s'oxyderont au fil des semaines. «A leurs côtés, des trous circulaires montrent l'herbe, mais ce n'est que la première couche – *Chart* parle en réalité du sous-sol.»

Une fois enjambées les eaux verdâtres du Foron, nous voilà en France, à une vingtaine de minutes de la Villa du Parc d'Annemasse, qu'on peut aussi rejoindre en tram 17 – son terminus est au bord du même parc Montessuit. «Bienvenue!» lance sur place Julie Portier, nouvelle directrice de l'institution, qui se dit «ravie d'accueillir ce projet transfrontalier, avec des œuvres certes politiques mais sans être dans la littéralité des messages».

Au même titre que Khalil Berro, Mathias Kessler ou Jeewi Lee, Ana Alenso est également exposée à Annemasse, cette fois avec une double installation impliquant une cabine de grue, dans laquelle on peut grimper, et un baril déversant une eau nettement plus boueuse que celle du Foron. Un livre complète ce travail essentiellement centré sur la région vénézuélienne de l'Orinoco Mining Arc, devenu un paradis de l'extraction illicite sous Maduro.

Théâtres de papier

Ailleurs, Mabe Betônico, artiste brésilienne établie à Genève, présente sept théâtres en papier eux aussi centrés sur les implications multicouches de l'extraction minière, notamment dans le Minas Gerais. En vidéo, on voit l'artiste tourner les pages d'un livre tout en slogans comme «Moins de boue, davantage de vie» ou «Halte aux vampires de l'or», un travail qui n'a pas pu être montré sur les écrans de MIRE, pour cause de contenu politique – c'est une ligne directionnelle définie par les CFF.

Enfin, 5.752.414.468 (2020-2021) de Gabriela Löffel évoque en titre les 5,7 milliards d'euros demandés à l'Allemagne par le groupe énergétique suédois Vattenfall, pour compenser la sortie du nucléaire décidée après Fukushima. Sur trois écrans, l'artiste basée à Genève met la thématique en abyme: elle organise le casting d'un hypothétique film sur la première audience d'arbitrage entre Vattenfall et l'Allemagne. Une œuvre qui résonne étrangement avec notre présent, alors que l'énergie atomique est réhabilitée un peu partout. On n'a pas fini de s'extraire de l'extractivisme. I

Jusqu'au 14 juin à la Comédie et le long de la Voie verte, et jusqu'au 20 septembre à la Villa du Parc. La biennale inclut conférences, projections ou ateliers, infos sur art-werk.ch et villaduparc.org

Inspirée par Satie ou Debussy, *La Vague* comble les metalleux

Genève ▶ Le Musée d'art et d'histoire célèbre les cent ans de la mort du peintre et illustrateur symboliste Carlos Schwabe, auteur de *La Vague*.

Pour la nouvelle année, le Musée d'art et d'histoire avait osé une vidéo montrant son directeur sur le toit de la vénérable institution, hurlant ses vœux sur des rifs de métal. Or la version *eighties* du style musical a désormais les honneurs des cimaises du MAH, par le biais d'un hommage au peintre et illustrateur Carlos Schwabe (1866-1926), mort il y a cent ans.

C'est que l'Allemand d'Altona, Genevois d'adoption – on l'y installe à 4 ans, après la guerre franco-prussienne, et c'est ici qu'il se forme à l'Ecole des arts

industriels – est l'auteur de *La Vague* (1907). Pas esthétiquement raccord avec l'avant-gardisme ambiant, qui met à mal perspective et figuration, le grand tableau vertical s'inscrit néanmoins dans les élans mystico-symbolistes de l'époque. Mais surtout, il présage, voire influencera l'iconographie heavy metal qui apparaît dès les années 1970.

Car cette *Vague* est personifiée par sept femmes aux traits androgynes, avec cheveux longs et bouche hurlante, surmontées d'un ciel aux lueurs infernales. Inspirée d'une illustration de Schwabe pour les *Paroles d'un croyant* de Lamennais, l'œuvre est bien connue du public du MAH, qui l'a vue dans la collection permanente comme dans les accrochages «cartes



Carlos Schwabe, *La Vague* (1907). MAH, DON D'OMBRA SCHWABE, VEUVÉ DE L'ARTISTE, 1932

blanches» de 2021 et 2025, et même jusqu'au Mamco, qui l'a empruntée en 2015.

Dans l'exposition sobriement intitulée «Carlos Schwabe», commissionnée par Marie-Eve Celio-Scheurer et Milan Garcin, la peinture trône en fond de salle, apothéose à admirer assis-e sur un banc de bois. Surveillant d'un œil les sept études pour cette *Vague*, avec ses personnages pris un à un, on peut écouter une playlist tout en œuvres de Satie, Debussy, Ravel, Lekeu et d'Indy. Elles font écho, avec force distorsion, à une station d'écoute de groupes de métal, comme les Genevois de Vomitose, qui ont repris la *vague* pour une pochette de disque dans les années 1990, au même titre que Goremont (Suède) ou Varathron (Grèce). Quant aux Turinois de Concrete Block, ils ont choisi *Le Faune*

(1923) pour leur album *Twilight of the Gods* (2013) – c'est l'autre classique de Schwabe au MAH, qui a bénéficié d'une donation de la veuve de l'artiste en 1932. Avec son être mythologique à cornes et pieds de bouc, arc-bouté sur une flûte de pan, l'œuvre est inspirée du *Prélude à l'après-midi d'un faune* (1894) de Debussy, dont Nijinski crée le ballet en 1912 – selon le MAH, ce *Faune* tient autant d'une évocation du danseur et chorégraphe que de l'autoportrait.

Au-delà de deux *Paysage de l'Île-de-France* (1921) et d'un *Printemps en Normandie* (1919), le reste de l'exposition est essentiellement dédié au Schwabe illustrateur. Celui qui était proche du cercle de la Rose-Croix de Joséphin Péladan s'in-

téresse tout spécialement aux textes mystiques, versants laïcs et religieux, de Zola, Baudelaire, Mallarmé, Maeterlinck, etc.

Il s'y montre plus à l'aise au crayon qu'en xylogravure, tout en peinant à développer un style entièrement personnel. Certaines productions, comme l'affiche de *Fervaal*, opéra de Vincent d'Indy sous forte influence wagnérienne, n'en semblent pas moins «annoncer les images de l'*heroic-fantasy*», affirme le MAH. Idem pour une illustration de *Pelléas et Mélisande* de 1912, avec une belle densité d'étrange. Carlos Schwabe n'en reste pas moins l'artiste d'une œuvre. Qui continue à faire des vagues. 556

Musée d'art et d'histoire, 2 rue Charles-Galland, Genève, jusqu'au 16 août, mahmah.ch